

Discours cérémonie du 80^e anniversaire de la Libération de Zimmerbach

1^{er} février 2025

Benjamin Huin, maire de Zimmerbach

Seul le prononcé fait foi.

Le 5 février 1945, l'hiver Zimmerbachois était rude : il faisait froid, il neigeait, il gelait. En apparence, cet hiver 44-45 était un hiver comme tous les autres : Françoise Ottmann, épouse Klinger, Alfred et Jean-Rémy Schoepfer, Albert Marchand, François et Raymond Gerig ou encore Mariette Muller, épouse Hess, étaient enfants et adolescents. Ils sont toujours parmi nous aujourd'hui. Comme leurs enfants après eux et tant d'autres jeunes du village, ils faisaient des bonhommes de neige et de la luge. Freddy Schoepfer arpentait déjà peut-être notre village à vélo. Les plus âgés souffraient du froid et attrapaient même la jaunisse.

La nuit du 4 au 5 février, comme Maria Schoch l'écrit dans son journal, « gros tintamarre. De 8h30 à 6 heures du matin on a tiré sans arrêt. Les gens tremblaient, c'était la pire de toutes les nuits. Près de Léon Ottmann, le portail cintré a été arraché, en face, chez Joseph Ottmann, la grande a été démolie, chez Victor Demangeat le toit est détruit, chez Joséphine Olry un coin de la maison a été arraché. »

En ce 5 février 1945, à treize heures, alors que Françoise lavait son linge dans un des lavoirs du village, deux autres enfants de Zimmerbach, Paul Kayser et Paul Schwartz, s'élançèrent vers l'église, gravirent quatre à quatre les marches du clocher et sonnèrent la cloche. Une cloche de bonheur : les Américains entraînent dans le village ! Zimmerbach était libérée ! Enfin et après les terribles combats de la poche de Colmar, les dernières tentatives de l'armée allemande avec l'opération Habicht et les bombardements alliés qui épargnèrent notre village mais qui défigurèrent et martyrisèrent Mittlewihr, Ammerschwihir ou, encore plus près de nous, Wihr-au-Val.

Ce 5 février, une cloche de bonheur sonna après que tant de cloches de malheur avaient sonné. Car depuis 1940 et l'annexion de fait de l'Alsace par l'Allemagne nazie, Zimmerbach a souffert. Souffert des privations de la vie quotidienne, souffert d'entendre les tirs d'artillerie, souffert de voir jusqu'à 400 soldats nazis postés dans le village et faire sans cesse des allers-retours vers la chapelle des frères où des combats avaient lieu. Zimmerbach a aussi souffert de s'est fait arracher plusieurs de ses enfants, morts sur le front de l'est, incorporés de force sous un uniforme qui ne fut pas le leur, qui fut celui de l'ennemi. Souvenons-nous d'eux : Schwartz René, Schwartz Marcel, Pfister Paul, Ottmann André, Georges Gérig, Schoch Henri, Ottmann François, Bucher Pierre, Parmentier Henri.

Parmi eux, Marcel Schwartz est mort le 25 octobre 1943 dans une ville dont le nom nous est hélas familier : Zaporijia. Zaporijia. Là-même où en ce moment même les bombes russes violent la liberté des Ukrainiens et menacent la sécurité, notamment nucléaire, de l'Europe, et donc notre sécurité. Tragique répétition de l'histoire. Un autre jeune Zimmerbachois incorporé de force, revenu en permission, avait fait un choix résolu et déterminé : il ne voulait pas porter à nouveau cet uniforme nazi qu'il portait malgré lui. Il décida de se cacher dans des fermes. Mais personne ne le revit vivant. Plusieurs mois plus tard, le dégel fit fondre la neige. Son cadavre fut retrouvé une fois la neige fondue. Était-il mort de froid ? Avait-il été explosé par une mine ? Nul ne le sait.

Zimmerbach a aussi souffert quotidiennement : souffert des privations, souffert des misères que la guerre charrie. Les habitants étaient privés de tout, d'abord de nourriture. Tous avaient faim. Des cartes d'alimentation et des tickets de rationnement étaient autant de sésames pour manger. Heureusement, le génie rural et le bon sens paysan permettaient de lutter contre la faim : chacun avait une poule ou un lapin pour la combattre. Des habitants de Colmar venaient ainsi à Zimmerbach pour faire du troc : les habitants de Zimmerbach leur donnaient de la farine ou du beurre contre les biens dont on manquait au village, par exemple une lampe électrique. Les enfants étaient privés de leur bien le plus précieux – l'éducation. L'école des garçons est devenue la Kommandantur. Il n'y avait que 3 demies-journées d'école par semaine : le matin les grands, l'après-midi les petits. Les nazis étaient allés jusqu'à priver les Zimmerbachois et les Alsaciens de leurs langues. L'alsacien et le français étaient interdits, seul l'allemand avait droit de cité, en particulier à l'école.

La seconde guerre mondiale en général et l'occupation nazie en particulier donnèrent à voir ce que l'humanité a de pire. Les camps de concentration, l'extermination planifiée et exécutée de 6 M de juifs, soit 2/3 des juifs d'Europe, la persécution des tziganes, la persécution des homosexuels et la persécution des personnes handicapées furent autant de monstruosité dont seul l'être humain est hélas capable. L'Allemagne nazie a industrialisé la mort. Le mal absolu était devenu d'une banalité perturbante. Le régime de Vichy et les collaborateurs l'ont aidée.

Mais la seconde guerre mondiale a aussi donné à voir ce que l'humanité a de meilleur. La lumière de l'humanité a brillé dans les ténèbres. Y compris à Zimmerbach. Parce que l'humanité ne connaît pas de religion, pas de couleur de peau, pas de nationalité, pas de frontière, pas d'uniforme, la lumière a aussi triomphé chez certains soldats allemands. Pensons par exemple à Alwin, un jeune soldat âgé de 18 ans, qui habitait en face de chez Émilie Ottmann, la maman d'une certaine Françoise et d'un certain Émile Ottmann. Alwin supportait mal la guerre et se rendait souvent chez Émilie, qui le consolait et séchait ses larmes. Après la guerre, reconnaissant, Alwin a plusieurs fois rendu visite à Émilie. Pensons encore à cet autre soldat allemand qui traquait avec d'autres nazis les résistants cachés dans le presbytère. Ne voyant personne, il alla débusquer d'éventuels résistants dans les jardins autour du presbytère. André Gsell s'y cachait derrière un faisceau de rames de haricots. Il écrit dans ses mémoires : « L'attente anxieuse commence, curieusement je suis calme, les jeux sont faits. Il n'y a aucune variante, la seule chose à faire c'est de laisser venir. En cas de pépin ce sera le baroud d'honneur avec une chance sur cent de s'en sortir. J'ai armé ma mitrailleuse et j'ai deux grenades à mes pieds. » Arrivé à sa hauteur, le soldat allemand l'a vu. Plantant son regard dans celui d'André Gsell, le soldat indiqua à ses collègues restés dans le presbytère « il n'y a personne », et s'en alla en épargnant André et sans doute de nombreux autres. Mystère des êtres.

La lumière de l'humanité a surtout brillé grâce à une flamme, la flamme de la résistance française qui, pour reprendre les termes de l'appel du 18 juin du général de Gaulle, ne s'est pas éteinte malgré le drame de 40. Cette flamme a lui dans le cœur de tous ceux qui, à l'appel du général, ont rejoint Londres pour former ce qu'on appela la France libre, cette France loin de l'hexagone mais si proche des valeurs fondamentales de notre pays. Celle qui gouvernait depuis Vichy, livrant notre pays au déshonneur et le condamnant à la défaite, à l'inverse, était une France à l'envers, si loin de ce qu'est la France. Plusieurs siècles plus tôt, Corneille avait écrit dans sa tragédie *Sertorius* : « Rome n'est plus dans Rome. Elle est toute où je suis ». De même, en 1940 la France n'était plus dans la France. Elle était avec le général de Gaulle et ses fidèles à Londres et dans ce qui restait de notre Empire, elle était dans le cœur de chaque résistant encore à naître sur le sol de France.

La flamme de la résistance a resplendi dans la nuit, la nuit de l'armée des ombres, celle des milliers de résistants de France, qui prirent les maquis bille en tête : celle des caves, celle des sabotages, celle des distributions de tracts, celle des gerbes déposées secrètement à chaque 11 novembre et à chaque 14 juillet. Comme Jean Moulin, qui s'est tour à tour fait appeler Régis, Rex et Max, ces héros ont changé 100 fois de nom, ont perdu femmes et enfants, mais ils avaient tant d'amis. Ils savaient que s'ils tombaient un ami sortirait de l'ombre à leur place. Ainsi, le 19 juin 1940, Étienne Achavanne, ouvrier agricole, sabota seul des lignes téléphoniques qui reliaient une base aérienne à la Feldkommandantur de Rouen. Il fut arrêté puis fusillé le 6 juillet 1940 et devint le premier martyr de la résistance intérieure. Pensons aussi au capitaine Honoré d'Estiennes d'Orves qui débarqua le 22 décembre 1940 sur les côtes de Bretagne pour implanter secrètement un des premiers réseaux de renseignement de la France libre. Après avoir été trahi, il fut lui aussi tué par l'ennemi et devint le premier agent de la France libre à connaître ce funeste sort. Pensons enfin à Henri Frenay, qui s'évada après avoir été fait prisonnier dans les Vosges et lança le mouvement Combat, l'un des premiers mouvements résistants. Pensons évidemment à Marc Bloch, ce grand historien et résistant, qui ne révéla rien sous la torture. Au moment d'être fusillé Marc Bloch vit un jeune de seize ans également condamné à mort trembler à côté de lui. Il lui prit le bras et lui dit : « Mais non, petit, cela ne fait pas mal. » En tombant, Marc Bloch cria « vive la France ». Pensons à ces milliers de Français, qui sans prendre des armes de fortune sans uniforme et rejoindre le maquis, exprimaient leur solidarité envers les résistants : par exemple les fermiers qui les cachaient dans les granges au péril de leur vie, par exemple les fleuristes qui plaçaient volontairement des fleurs bleues, blanches et rouges côte à côte. Pour ces milliers d'humbles, le combat pour la France était une bataille du silence, à l'image des deux héros du *Silence de la mer* de Vercors, André et Jeanne, qui maintenaient un silence si bruyant d'amour de la France devant l'officier nazi qui avait réquisitionné leur maison.

À Zimmerbach, la flamme de la résistance ne s'est pas éteinte, même dans les heures les plus sombres de l'annexion. Elle a brillé. Elle a brillé depuis les granges, depuis le trou du Heinrichloch où la famille Muller était cachée depuis que le père Léonard, affecté dans la prestigieuse Luftschitz, la défense anti-aérienne, a déserté en enfourchant sa bicyclette. Elle a bien sûr lui depuis les caves du presbytère, l'actuelle mairie, juste devant nous, où l'abbé Vuillemin, chef des forces françaises de l'intérieur de la vallée de Munster, cachait des résistants, en particulier ceux du maquis du Hohlandsbourg. Comme partout en France, certains étaient gaullistes membres des FFI, certains étaient communistes membres des Francs-Tireurs partisans, certains étaient réfractaires, certains étaient catholiques. Mais tous partageaient la même conviction : combattre l'envahisseur. Citons leurs noms, car ils sont autant de héros qui se sont battus pour que nous puissions vivre libres aujourd'hui : Joseph Beyer, Paul Heise, Jean et Richard Hensinger, Robert Hill, Auguste et Robert Klein, Wladeck, Wladislas, Georges Pfiffelmann, Marcel et Paul Vogel, René Furstoss, Seppi, Léon Schiele, Albert Braesch, André Gsell, Émile X. Sans oublier les réfugiés avec eux comme les Schaffar et ceux qui ont contribué à leur ravitaillement, Xavier Bouillon, Albert Sontag, Mura, Charles Kayser et sa fille Marie-Thérèse Kayser épouse Kerchenmeyer et surnommée Micky pendant la résistance. Adolescente de Zimmerbach, Micky a participé à l'évacuation de 118 prisonniers français évadés d'Allemagne pour les conduire de l'autre côté des Vosges, en plus donc d'avoir ravitaillé les jeunes hommes qui refusèrent l'incorporation de force. Pour son action, Micky reçut la légion d'honneur.

L'abbé Vuillemin fut arrêté en 1944. Même devant les menaces, il ne révéla rien aux nazis et quitta sa prison à la Libération. Son silence s'unit au silence héroïque de Jean Moulin et de tous ceux qui protégèrent sous les atrocités et douleurs inhumaines de la torture leurs camarades et la perspective, même incertaine, d'une victoire française. À l'image des 23 du groupe Manouchian, ils crièrent la France en s'abattant et ils savaient que dans la nuit la liberté les écoutait.

Les prêches de Vuillemin pendant l'Occupation étaient ambivalents et appelaient à la Résistance. Il déclara ainsi : « Nous n'avons qu'un seul Führer, Jésus-Christ », véritable pied de nez au IIIe Reich devant de nombreux soldats nazis qui contrôlaient ses messes à la chapelle des frères. Lui aussi était habité par la flamme de la résistance et l'espérance. Plus tard, René Furstoss résistant du Hohlandsbourg caché au presbytère écrivit ces lignes émouvantes sur l'abbé Vuillemin, qui résumait bien l'état d'esprit du curé patriote : « Je peux m'imaginer que, loin de Zimmerbach, loin de son Alsace natale, qu'il a tant aimée et contribué à arracher des griffes nazies, il était en droit de se poser des questions : « qu'ai-je fait ? Être patriote, était-ce un péché ? » ».

Bien sûr, le combat des résistants ne suffit pas à libérer Zimmerbach, pas plus qu'il ne suffit à libérer la France. De même, la grande action du général de Gaulle et de tous les Français libres de Londres, de Casablanca, des sables de Koufra ou de Dakar, ne suffit pas à libérer la France. Mais elle contribua à faciliter l'arrivée et la victoire progressive des Libérateurs alliés. Alliés par la même grande idée : la liberté. Des plages de Normandie et de Provence aux sommets des Vosges, des premiers combats de Jean Moulin en 1940 aux terribles batailles dans les bois des Vosges ou le brouillard du Ried, notre pays fut libéré par des Français, des Américains, des Anglais, des Australiens. Souvenons-nous de leur sacrifice. Car, liberté, ils ont écrit ton nom avec leur sueur, leur sang et leurs larmes.

J'aimerais pour conclure m'adresser aux nombreux jeunes et aux nombreux enfants présents aujourd'hui.

80 ans après, pourquoi nous souvenons-nous, pourquoi célébrons-nous l'anniversaire de la Libération ?

Si nous célébrons avec autant d'ardeur la Libération, ce n'est pas seulement pour nous souvenir de l'héroïsme des Libérateurs et des Résistants. Ce n'est pas pour le plaisir de faire de l'histoire. C'est parce que nous devons nous-mêmes continuer d'incarner leurs valeurs :

- ♦ la liberté, sans laquelle aucune autre valeur n'est possible : la liberté de notre pays, la liberté de l'Europe, bien sûr, mais aussi les libertés personnelles : celle de croire en ce que l'on veut, celle de disposer de nos corps, celle d'entreprendre, celle de nos opinions et de nos expressions ;
- ♦ l'égalité, car la liberté ne vaut que si elle est accessible et partagée avec tous ;
- ♦ la fraternité et donc le respect des différences. Ce que la barbarie nazie a nié, c'est une vérité fondamentale, à laquelle nous devons tous être attachés : l'égalité fondamentale entre les êtres humains, peu importe ce en quoi ils croient ou ne croient pas, peu importe leur couleur de peau, peu importe leur orientation sexuelle ou leurs choix familiaux. Chers jeunes et enfants, ne détournez jamais le regard si on se moque d'un de vos camarades parce qu'il est supposément différent. Rappelez-vous toujours que notre humanité réside justement dans notre différence et dans notre volonté de partager notre différence avec les autres. La richesse de notre monde c'est de mettre en commun nos différences pour construire un monde qui nous rassemble.

Le combat des alliés aussi revêt un sens particulièrement aigu aujourd'hui. À l'heure où Poutine attaque l'Europe et où Trump revendique le Groenland, c'est en effet aussi l'importance de la coopération européenne et celle entre l'Europe et les Etats-Unis qu'il faut réaffirmer. 80 ans après la Libération du camp d'Auschwitz et de la découverte du mal absolu, de millions de têtes tondues, de corps mutilées, de vies gazées puis brûlées, l'antisémitisme revient hélas en France. Comment est-ce possible ? Comment y rester indifférent ? Souvenons-nous pour continuer de le refuser et de le combattre.

Le combat de la France libre et de la France combattante qui doit nous inspirer aujourd'hui, c'est aussi celui de bâtir une France forte, prospère, unie, fière, souveraine et qui coopère avec ses voisins européens, au premier rang desquels l'Allemagne. L'Allemagne, oui, car nos ennemis d'hier et d'avant-hier sont nos amis les plus précieux d'aujourd'hui et de demain pour bâtir une Europe pacifiée et forte, prête à affronter les défis du monde.

Une France qui, à l'image du Conseil national de la Résistance qui redressa notre pays après la Libération à partir de la planification agricole et industrielle, du nucléaire, de la sécurité sociale, des équipements. Une France qui se construit en associant tous ceux de gauche, du centre et de droite qui croient en elle. Tous ceux qui ont bien des différences mais que rassemble, pour reprendre le titre d'un livre d'Hubert Germain, une même « espérance pour la France ».

Ce combat est un roman toujours inachevé et toujours à poursuivre. Puissent, 80 ans plus tard, cette même espérance pour la France et l'espérance pour l'Europe guider nos pas.

Vive la résistance,

Vive la Libération,

Vive Zimmerbach,

Vive la République,
Vive la France.